Document generated on 04/18/2024 3:17 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Coup de coeur
Une histoire de vent
Le Vent du Wyoming

André Lavoie

Volume 13, Number 4, Fall 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33866ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lavoie, A. (1994). Review of [Coup de coeur : une histoire de vent / *Le Vent du Wyoming*]. *Ciné-Bulles*, *13*(4), 12–13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une histoire de vent

par André Lavoie

«Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est rayer tout le monde de sa vie.»
«L'adulte est mou. L'enfant est dur. Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant.»
***(L'Avalée des avalés** de Réjean Ducharme)*

Pendant longtemps, il maintenait toutes ses équipes de tournage sous haute tension; allait-il oui ou non les mener à bon port ou les faire sombrer dans l'abîme du rêve? Derrière lui traîne encore une sale réputation de réalisateur tyrannique qui en fait voir de toutes les couleurs aux acteurs — et surtout aux actrices — qui osent s'aventurer dans son univers. Parlez-en à Sophie Clément (**l'Eau chaude l'eau frette**) et à Marie Tifo (**Kalamazoo**) qui ne sont pas près d'oublier leurs esclandres légendaires avec le cinéaste de la rue des Gélinottes. De plus, comment expliquer sa curieuse fascination pour les froids de canard et les thermomètres en folie, comme si en haut de 0° Celsius, l'inspiration venait rapidement à lui manquer... Et que dire de son long séjour quelque peu stérile à l'Office national du film où il a douloureusement concocté son **Kalamazoo**, avec les résultats mitigés que l'on sait.

Affichant une feuille de route aussi chargée que brouillonne, éparpillant derrière lui sept longs métrages au cours des 25 dernières années, André Forcier ne mérite peut-être plus l'étiquette d'«enfant terrible» qu'on lui a vite accolée mais il n'en demeure pas moins un «cas» dans la courte histoire du cinéma québécois. Un cas qui refait périodiquement surface, brisant cette fois-ci un silence de quatre ans après **Une histoire inventée** pour faire souffler ce **Vent du Wyoming**, brise salutaire sur l'aride compétition officielle du dernier Festival des films du monde (F.F.M.)...

Marc Messier et Sarah-Jeanne Salvy

Cette histoire de vent a finalement confirmé ce dont nous nous doutions déjà: terminé le temps où Forcier tournait «avec des chutes de chutes de films» comme à l'époque de ses **Chroniques labradoriennes** (1967) et du **Retour de l'Immaculée Conception** (1971). Le cinéaste fauché qui traînait dans le «Faubourg à m'lasse», vivant allègrement sa bohème, a laissé place à un réalisateur peu porté sur les compromis face à son univers mais qui ne cultive plus nécessairement cette «esthétique de la pauvreté». Les quatre millions de dollars qu'a coûtés son dernier film le prouvent sans équivoque. Déjà, avec **Une histoire inventée**, le vent avait tourné, si l'on peut dire...

Non pas que Forcier ait tout à coup décidé de nous révéler les charmes discrets de la bourgeoisie. Toujours à l'ombre du pont Jacques-Cartier grouille la faune hétéroclite du cinéaste, peuplée de clochards célestes, de ratés sympathiques, d'artistes de seconde zone et, plus que jamais, de «quêteux d'amour» prêts à tout pour assouvir leur passion, quitte à recevoir quelques coups sur la figure. Car la lutte est sans pitié dans l'entourage de Léa (Sarah-Jeanne Salvy), une jeune fille en fleur prisonnière d'une famille que l'on pourrait bêtement qualifier de «dysfonctionnelle». Cette famille est d'ailleurs dominée par Lizette (France Castel), une maman épicurienne qui n'hésite pas à ravir l'amant de sa fille et par Manon, la sœur névrotique (Céline Bonnier) qui nourrit une passion sans bornes pour un célèbre écrivain français établi dans le Wyoming, Chester Céline (François Cluzet).

Mais rien n'est simple chez Forcier, surtout pas l'amour, car les éclopés du cœur se comptent par dizaines dans son œuvre. S'installera alors une véritable course à obstacles pour retrouver l'être aimé et personne ne reculera devant rien pour y parvenir, surtout pas le ridicule. Qu'il s'agisse de méditation transcendantale pour gagner un combat de boxe ou d'hypnotisme pour reconquérir un amour perdu, tous les moyens semblent bons, comme si le seul choix qui s'offrait à ces personnages plus grands que

nature était de repousser encore un peu plus l'ultime limite de l'absurde et du dérisoire.

C'est pourquoi **le Vent du Wyoming** provoque davantage le rire que l'apitoiement. Dans cet environnement quasi misérable, où les hôtels minables, les centres sportifs «qui sentent le sacrifice» et autres cabarets désertés prolifèrent, les personnages de Forcier règnent en maîtres. C'est d'ailleurs entre la salle d'entraînement de Marcel (Michel Côté), le mari éconduit, et le très chic Motel Oscar de Greenfield Park, dans un va-et-vient étourdissant, que va se jouer le destin des personnages de ce grand cirque ordinaire qui rêvent, pêle-mêle, du grand amour, de la célébrité, de la richesse, de la sainteté et de la conquête de nouveaux horizons. Comme toujours chez Forcier, la vie est ailleurs; ici, Cacouna et l'état du Wyoming atteignent pratiquement un caractère mythique. Avouons qu'il s'agit là d'un véritable exploit...

Une lecture politique?

Le Vent du Wyoming, selon le cinéaste lui-même à travers le filtre médiatique, serait une métaphore déguisée du peu de place que les *babyboomers* accordent aux jeunes. Ontologiquement (?) égoïstes et égocentriques, ils ne trouvent rien de mieux pour occuper leurs loisirs que de s'envoyer en l'air avec les amants de leurs enfants, une façon comme une autre de contrer la vieillesse et l'ennui. Cette lecture au premier degré, de caractère résolument opportuniste, appuyant sans nuances un discours qui imprègne — pour ne pas dire empoisonne — l'air du temps, laisse en plan une dimension récurrente chez Forcier et qui dépasse le simple constat social.

Les adultes, ceux de **Night Cap**, de **l'Eau chaude l'eau frette** ou d'**Au clair de la lune**, sont des enfants qui ont vieilli trop tôt, trop vite, trop mal. Corrompus et sans scrupules ou imbéciles heureux, rêvant de grand large et d'absolu mais confinés dans une médiocrité dont ils ne peuvent se libérer, Félix Cotnoir, Florence Desruisseaux, Polo, Bert, Julien et les autres ne cessent d'idéaliser le monde de l'enfance et de l'amour pour rendre le présent plus supportable. Les personnages du **Vent du Wyoming** ne font pas exception à cette règle. Mais face à eux, les grands enfants, les vrais, à coups de gueules, d'audaces et de maladresses, réinventent le monde en crevant des pneus ou en trahissant leur mère et leur soeur. Léa, tout comme Soledad dans **Une histoire inventée**, porte un jugement impitoyable sur tous ces pantins désarticulés. Lucide, ambitieuse, à la fois vulgaire et redoutablement articulée, Léa incarne le pressant besoin de liberté qu'exprime toujours Forcier. Bérénice, l'autre jeune fille en fleur de Réjean Ducharme, n'est pas très loin...

Le Vent du Wyoming d'André Forcier demeure un film tonifiant, se situant dans la foulée de ses œuvres précédentes, exploitant davantage le thème du triangle mère-fille-amant déjà développé dans **Une histoire inventée** mais en exacerbant toujours un peu plus le caractère quasi carnavalesque de son univers. Avec des moyens confortables et l'appui de coproducteurs français, le cinéaste offre ici un film ambitieux, plus éclaté, un véritable puzzle dont tous les morceaux s'emboîtent assez bien, ce qui n'était pas le cas d'**Au clair de la lune** ou de **Kalamazoo**. Le principal défi à relever pour André Forcier est de ne pas succomber au conformisme nivelant qui attaque de toutes parts le cinéma québécois. La montée des coproductions «à haute teneur culturelle» — **Kabloonak** de Claude Massot, également présenté en compétition officielle au F.F.M., en représente la quintessence — guette le cinéaste plus que jamais. Déjà, avec cette musique assommante signée Christian Gaubert, on croyait presque réentendre les mélodies sirupeuses de Maurice Le Roux pour **Kamouraska** de Claude Jutra, autre exemple pas si lointain de partenariat France-Québec obligé qui nuisait au film plutôt que de le servir. Mais nul doute que la résistance s'organise sur la rue des Gélinottes. ■

Le Vent du Wyoming

35 mm / coul. / 92 min / 1994 / fict. / Québec-France

***Réal. et scén.**: André Forcier*
***Image**: Georges Dufaux*
***Son**: Patrick Rousseau*
***Mus.**: Christian Gaubert*
***Mont.**: Jacques Gagné*
***Prod.**: Nardo Castillo et Claude Léger - Ababouinée Productions Inc.*
***Dist.**: Malofilm Distribution*
***Int.**: François Cluzet, Sarah-Jeanne Salvy, France Castel, Michel Côté, Céline Bonnier, Marc Messier, Marc Gélinas, Marcel Sabourin, Donald Pilon*

Sarah-Jeanne Salvy, Léo Munger et France Castel